

ACTUEL



Espace Pub
**Le 3^e âge
 rajeunit**

Page 7

pub des vêtements Brioni

La Presse

CAHIER B | LA PRESSE | MONTRÉAL | LUNDI 25 MARS 2002

L'ODYSSÉE D'ANAÏS

Anaïs Barbeau-Lavalette a 23 ans, deux fossettes, de grands yeux maquillés de khôl et une vie quelque peu mouvementée. Au Brésil aujourd'hui, elle était il y a 10 jours en Jordanie et en Allemagne au début du mois. Demain, c'est l'Afrique du Sud – puis trois autres pays – qui l'attendent, elle et son équipe, pour qu'ils y tournent de courts films sur le volontariat. Toute une odyssée...



MARIE ALLARD

mallard3@lapresse.ca

«**C'**est vraiment génial, ça tombe pile dans ce qui me ressemble, dans ce que j'ai toujours voulu faire. J'ai un pied dans le cinéma, l'autre dans le social, et mon rêve est de concilier les deux. Je pensais cependant que j'aurais à faire des compromis avant d'avoir ma chance...»

Mi-février, au cinéma ONF, à Montréal. *La Presse* a rendez-vous avec Anaïs Barbeau-Lavalette, une jeune femme de tout juste 23 ans, à l'air posé, mais au regard fébrile. Quelques jours plus tard, elle doit s'envoler vers Bruxelles pour participer à l'Odyssée du volontariat, une reprise version documentaire et sociale des aventures d'Ulysse.

«L'Odyssée du volontariat est un périple télévisuel autour du monde organisé par les Nations unies dans le cadre de l'Année mondiale du volontariat», explique Louise Spickler, directrice de l'Institut national de l'image et du son (INIS), à une foule réunie au cinéma ONF pour assister à diverses projections. «Anaïs, qui est diplômée en réalisation de l'INIS, a été retenue parmi plus de 4000 candidats issus des grandes écoles de cinéma, de télévision et de journalisme des cinq continents.»

«Quand l'INIS m'a parlé de l'Odyssée, au début de l'été dernier, j'ai tout de suite posé ma candidature», raconte la jeune réalisatrice, en repoussant d'une main une de ses mèches bouclées. «Je n'y croyais cependant pas trop, j'avais même oublié de noter le moment où la liste des participants allait être dévoilée.»

C'est au mois d'octobre, alors qu'elle était en Argentine pour tourner un documentaire sur un vieux dandy argentin, *Buenos Aires no llores*, qu'Anaïs a appris la bonne nouvelle. «Un jour, un ami qui faisait le film avec moi, là-bas, et qui avait aussi tenté sa chance pour l'Odyssée, est venu me voir et m'a lancée: «T'as pas d'allure, Anaïs! T'es trop chanceuse!» J'ai su que j'avais été choisie», se rappelle-t-elle en riant.

Au programme de l'unique participante canadienne: un tour du monde en sept étapes (Allemagne, Jordanie, Brésil, Afrique du Sud, Nicaragua, Cambodge et Bangladesh), au cours desquelles il lui faudra filmer et monter un

court métrage portant sur un projet de volontariat.

«Je serai à Bruxelles avec les 20 autres participants pour quelques jours, puis je partirai passer sept jours dans un pays, avant de revenir à Bruxelles et de repartir vers une autre destination... Ce sera ça, ma vie, pendant trois mois et demi», explique la jeune réalisatrice. Une fois sur place, Anaïs nous écrira, dans un courriel: «Nous vivons dans des conditions très précaires, mais rigolotes car éphémères et vécues de bon cœur. Dites aux lecteurs que je ne suis pas en vacances, bien au contraire, même si tout ça est merveilleux!»

Anaïs ne se déplace pas avec tout le groupe, mais en équipe avec un Polonais (qui répond au doux nom de Przemyslaw Niczyporuk) et un Kényan (Julius Keya). «Nous nous sommes choisis en visionnant les films de 120 secondes que chacun de nous avaient faits pour nous présenter, raconte Anaïs. Leurs univers me plaisaient, ils étaient loin du mien, alors j'ai eu envie que l'on parte ensemble.»

À cette aventure officielle — qui devrait être diffusée par des télé d'un peu partout, même si aucune chaîne disponible ici ne semble encore avoir acheté l'émission — s'ajoute l'Odyssée d'Anaïs.

Voir *ODYSSÉE* en B2
 Autre texte en B3



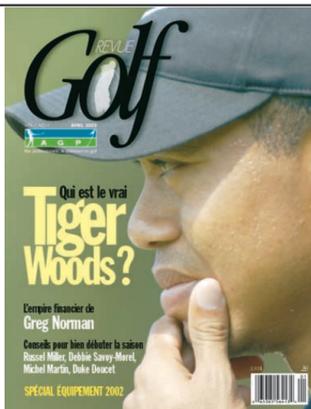
Photo RÉMI LEMÉE/La Presse © / Photomontage: JOCELYNE POTELLE

VOUS ADOREZ LE GOLF ? NOUS AUSSI.



- ÉQUIPEMENT
- REPORTAGE
- ANALYSE
- NOUVEAUTÉS
- ENTREVUES
- VOYAGES

**CONSEILS ET OPINIONS DE
 8 PROFESSIONNELS**



**Nouveau
 magazine**
 en kiosque
 dès maintenant

Vingt et un cinéastes et une planète

La Presse publie tous les 15 jours un témoignage d'Anaïs Barbeau-Lavalette, une jeune cinéaste québécoise diplômée de l'INIS, qui sillonne la planète dans le cadre d'un projet des Nations unies sur le volontariat.



ANAÏS BARBEAU-LAVALETTE
collaboration spéciale
L'ODYSSÉE D'ANAÏS

BRUXELLES — Au coeur du quartier arabe, une petite rue grise. Dans la petite rue, le Musée de la bière, fermé. Et puis, un peu plus loin, le centre de prières « Allelujah », bien ouvert, lui. Principale attraction de la petite rue grise jusqu'au jour où...

En face du centre de prières s'installe l'Odyssée. Pendant qu'on chante Dieu d'un côté de la petite rue grise, on chante le monde juste en face, en 10 langues et 21 voix. J'ai la chance de faire partie de ce choeur qui bat pour le monde.

Dans l'appartement de la petite rue grise, il n'y a rien : pas de lit, pas d'eau chaude, pas de téléphone. Dans l'appartement de la petite rue grise, il y a tout : 21 façons de parler, de rire et de crier. Vingt et une façons de raconter le monde, de le bercer ou de le brasser. Vingt et une façons de l'embrasser, ce monde. Qui nous attend.

Dans l'appartement de la petite rue grise, il y a nous. Nous qui, dans moins de trois jours, courrons le monde.

Il y a Emmanuel, du Tchad, qui, pour la première fois, sort de son pays. Long corps frissonnant parcourant la ville belge en promenant son regard rond sur les toits trian-



Julius, Anaïs et Przemec

gulaires : « Mais tout se ressemble, ici ! »

Itamar, d'Israël, le visage comme la lune, pâle et lumineux, et le ventre rond, souhaite de doux « laïlaïtov » en guise de bonne nuit. Gabriel, d'Argentine, s'accroche à son « mate » pour ne pas s'envoler. Valéria, loin de son Pérou natal, se demande s'il faut rire ou pleurer quand elle dit que dans son pays, il faut être « complètement loco »,

complètement fou, pour décider de faire du cinéma. Et puis Ricardo, du Brésil, est là aussi, si frêle qu'on a envie de prier l'Odyssée de ne pas le casser. Sandra, d'Espagne, a des yeux doux et le soir nous tient des conversations philosophiques, les seins nus. Daniela, d'Allemagne, marche comme Gavroche et n'aime pas salir ses pantalons. Rocco, d'Italie, préfère les pâtes et le café italiens. Chris, des États-Unis, a 29 ans et vit en Allemagne

depuis 28 ans et 11 mois. Pablo, de France, a beaucoup de cheveux et cuisine de bons plats avec rien d'autre que du coeur. Barnabas, de Hongrie, me parle de Richard Desjardins et de Rimouski avec un accent qui ressemble à du sable. Cécile, de Belgique, à chaque coin de rue nous compte, du premier au dernier, histoire de nous garder groupés encore un peu. Et il y a aussi tous ceux qui ne sont pas encore là.

Przemec, le Polonais, fait de la bière chaude et a des sourcils toujours sérieux. Julius, petit ours kenyan, sourit tellement que ses yeux tout noirs s'étendent jusqu'à ses oreilles ! Przemec et Julius seront mes hommes. Mes compagnons de voyage, de parole, de hauts et puis de plus bas, pour les quatre prochains mois.

Après une discussion dans un anglais improvisé, on décide que je réaliserai les films, que Przemec fera les images et Julius, le son. Entre chaque voyage nous aurons rarement plus de 24 heures de halte...

Alors, on se prévient : quand Przemec manque de sommeil, il crie. Quand je manque de sommeil, je pleure.

Julius, lui, ne dit rien. Il sourit seulement. Alors je me dis que ça suffira sûrement à me consoler, ce sourire noir infini. Et puis je me dis que si je pleure, ça veut dire que je suis en vie. Et qu'entre Soweto et São Paulo, c'est la seule chose que je ne devrai jamais oublier... La vie.

La vie comme un trésor à partager.

Voilà...
Je vous renvoie un peu de moi en passant par Hambourg, Allemagne, première étape de cette odyssée. Rendez-vous le 8 avril !

Rendez-vous dès demain sur la plate-forme Web de Radio-Canada www.SilenceOnCourt.tv où, en plus d'un webzine sur la jeune cinéaste, vous pourrez apprécier quelques-unes de ses oeuvres, dont les documentaires Buenos Aires, no llores (Buenos Aires ! Ne pleure pas...) et Sorcières comme les autres ainsi que la fiction Les mots bleus.

La langue des « djeuns »

KATIA CHAPOUTIER
collaboration spéciale

PARIS — « C'te gazelle, je la kiffe grave, c'est une Mururoa de la muerte ! » Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est tout simplement une déclaration d'amour : « Cette fille, elle est sublime, j'en suis fou ! » Si, si, c'est vrai.. Drôle et imagé, voici le langage des cités, qui séduit de plus en plus de Français...

Certains l'appellent le « langage des lascars », d'autres l'« argot des cités » ou encore la langue des « djeuns ». C'est, en tout cas, un langage crypté créé par les jeunes des cités comme signe de reconnaissance. D'origines et de cultures différentes, ils ont imaginé une « interlangue », mélange de français et de leur multiples dialectes.

Des lascars aux BCBG

Jean-Pierre Goudaillier, directeur du département linguistique de la Sorbonne, a été le premier à se pencher sur le phénomène. Il en a fait un livre, *Comment tu t'achates !* (Éditions Maisonneuve et Larose).

Véritable dictionnaire du français contemporain des cités, il décortique et analyse l'origine de ces déviances linguistiques.

Le langage des lascars est un savant cocktail dont l'étude est tout aussi passionnante que surprenante. Le verlan (parler à l'envers) se mélange à l'argot et au jargon techno. Le tout saupoudré d'expressions des communautés venues s'installer en France. Et pour pimenter le tout, les jeunes jouent avec les syllabes, raccourcissent les mots, les mélangent ou créent de nouvelles images où se mêlent poésie et humour. Ainsi, pour Momo, jeune homme de 25 ans, le bristol d'invitation à la prochaine soirée se transforme : « Samedi, mes renps y vont se faire zébron, je fais la teuf de ma life avec des tonnes de raclis. Ramène-toi je te slide un texto pour le renc ! » En résumé, il profite des vacances de ses parents pour vous assurer une fête inoubliable, avec de nombreuses filles et l'adresse suivra par message téléphonique. Facile, non ?

Et oui ! L'évolution de la langue française passera par les jeunes des cités. Mais attention, on ne parle pas de « bâtarde » ou du langage, bien au contraire : on découvre un vocabulaire qui évolue, reflétant les différents aspects de la France multiraciale. Et les subtilités sont nombreuses. « Ces langues

se déclinent géographiquement et selon des critères socioculturels », souligne Jean-Pierre Goudaillier. Ainsi, on découvre que les inventions ne sont pas les mêmes à Paris ou à Marseille. Même en région parisienne, on remarque des différences d'une ville à l'autre. Comme le souligne Marine, de Marseille, « chez nous, un beau mec, c'est un mia, mais à Trappes, en banlieue parisienne, on l'appelle un gosbo ! »

Selon Jean-Pierre Goudaillier, le niveau social a une influence capitale sur le vocabulaire utilisé : « Au bas de l'échelle de la créativité lexicale, on a les « Marie-Chantal », des BCBG qui vouvoient encore leurs parents. Puis on a les Ophélie Winter, qui s'approprient une langue siliconée. Ensuite viennent les « bobos », jeunes français qui ne vivent pas dans les cités mais qui utilisent une partie seulement de son vocabulaire, auxquels ils mélangent leurs propres inventions. Enfin, la langue des « lascars », qui est une matrice en perpétuel renouvellement, et qui irrigue l'ensemble de la génération. »

Ces jeunes-là ont pour but de rendre leurs conversations le plus opaques possible afin d'assurer la cohérence du groupe. Parfois, certains de leurs mots sont repris par le grand public. Les médias et la publicité se chargent alors de les diffuser à grande échelle. Linda, jeune adolescente, s'emballa : « Ce qui me fout le plus la haine, c'est quand je vois des pubs, c'est la teuh les expressions qu'ils utilisent. Ils prennent nos mots et ils les exploitent. L'autre fois, y avait une affiche qui disait « J'hallucine grave ». C'est naze, moi je dis j'hallucine ou grave mais pas les deux ensemble ! » Les jeunes, du coup, imaginent d'autres mots et n'hésitent pas à les « reverlaniser ».

À titre d'exemple, l'évolution de l'expression « comme ça » est assez parlante. Elle est rapidement devenue « comme aç », puis s'est transformée en « askeum » pour terminer en « asmeuk »

Si les jeunes des cités sont réfractaires à l'exploitation de leur langage par les médias, ils trouvent en revanche dans l'univers de la télévision et de la publicité une source d'inspiration inépuisable. Ainsi

l'expression un « Jean-Édouard » désigne un blanc bourgeois. L'origine vient de l'émission française de télé-réalité *Loft Story*, où l'un des participants (le fameux Jean-Édouard) venait d'une famille particulièrement aisée.

Le langage des banlieues utilise des métaphores qui séduiraient, sans le moindre doute, le poète Jacques Prévert. Ainsi, les « airbags » sont les attributs féminins. En revanche, un « fax » est une jeune fille dépourvue de ces fameux airbags. On ne parle plus de préservatifs mais de « cagoules ».

Et si lors de votre voyage à Paris, mademoiselle, on vous traite de « Mururoa », prenez cela pour un compliment ! En effet, les essais nucléaires français ont eu lieu en Polynésie à proximité de Mururoa... Vous êtes donc tellement charmante que vous êtes comparée à une bombe atomique qui dévaste tout sur son passage. Qui a dit que les jeunes de banlieue étaient incultes ?

Autres traces de culture : les expressions de vieux français. Ainsi, « maille » est un mot datant du XI^e siècle. À l'époque des Capétiens, il désignait un demi-denier. Il est aujourd'hui le synonyme d'argent qui a détrôné le mot « thune », beaucoup trop galvaudé. On parle aussi de « caillasse », « persil » ou encore « keuss » (verlan de sac) !

Les puristes s'inquiètent

On n'hésite pas à raccourcir les mots. Qu'ils soient en verlan ou non, on se contente d'une seule syllabe, quitte à la doubler. Ainsi la « zonzon » n'est autre que la prison, un « leurleur » est un contrôleur de transport en commun. Et si on vous demande du « gengen », c'est qu'on est en train de faire appel à votre générosité.

Mais certaines élaborations sont encore plus étonnantes. Ainsi un « kisdé » désigne un policier. C'est tout simplement l'abréviation de l'expression « celui qui se déguise », en référence à l'uniforme. Autre exemple, encore plus surprenant : « barre-toi » (va-t'en) s'est verlanisé en « barre-oit », qui est devenu au fil du temps « Barry White » ! (Merci pour le dictionnaire, M. Goudaillier !)

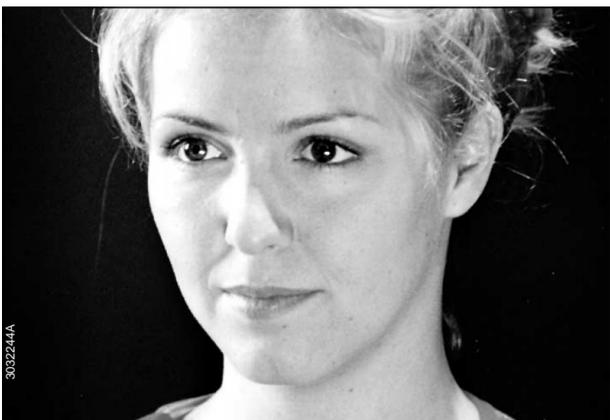
Comme on peut l'imaginer, les



L'un des premiers ouvrages sur le langage des cités.

puristes s'inquiètent. Cependant, certains écrivains s'enthousiasment pour ce nouveau langage. Ainsi, Erik Orsenna, membre de l'Académie française, déclare : « Je n'ai aucun problème avec ce phénomène. Cela a toujours été comme cela. Même si la langue s'appauvrit un peu par manque de règles, c'est toujours moins grave que le jargon technocratique que l'on jette à tout bout de champ. » De plus, selon l'académicien, ces nouveautés ont le mérite de prouver que le français est bien une langue vivante. Impression confirmée dans les dictionnaires. En 1993, le *Petit Robert* intégrait l'expression « meuf » (femme en verlan) puis rajoutait « keuf » (flic) en 1995. L'année dernière, c'était « mortel », synonyme de « trop bien », qui était consacré.

Et tous les amoureux de la linguistique le savent : ces langages parallèles ne sont pas nés de la dernière pluie ! L'argot classique date du XV^e siècle. On en trouve les premières traces écrites dans *Les Ballades de jargon*, du poète François Villon. Quant au verlan, que l'on a souvent associé au chanteur français populaire Renaud (avec son album *Laisse béton*), il date du XVI^e siècle — il était à l'époque l'apanage de la pègre. Comme disait le physicien : « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. »



Du rêve à la réalité
MUSIC HALL
CE SOIR 21h



ICI Radio-Canada